

Comme deux gouttes d'eau

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **47 (1909)**

Heft 19

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-205959>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LOU PAGAMEN

Bien qu'écrite en provençal, cette anecdote sera comprise de tous ceux qui savent notre patois.

BANOUN rescontro Banet, que iè devié dès francs despièi longtèms, iè dis :

Eh ! bèn, sies 'p'ancaro decida de me paga li dès francs que me dèves ?

— Li dès francs que te dève ? dis Banet, en fasènt l'estouna.

— O, li dès francs que me dèves, feinant ! Se te ne t'en souvènes pas, me cargue de te n'en faire ensouvèni ; e se me pagues pas, me cargue, ièu, de me paga sus ta pèu.

— Sus ma pèu !

— O, sus ta pèu, gourrin !

— Eh ! bèn, tè, se sies un bon bougre, pago-te, fai Banet en se dreissant, arrougant comme un gau.

N'aguè pas pulèu di que Banoun tobo sus Banet à grand cop de pòung e lou mando barula dins la regolo. Li gènt que passavon lou creiguèron mort ! Pamens au bout d'uno pasado, Banet s'aubouro ; amaluga e tout en sang, acampo soun capeu e dis à Banoun :

— Aro, pamens, rascas, espère que me reclamaras plus rèn !

Comme deux gouttes d'eau. — Notre ami Alfred a été arrêté, l'autre jour, place de la Riponne, par une dame âgée et fortement myope.

— Monsieur, lui fit-elle, permettez-moi de vous demander si vous êtes un des parents de M. Alfred Patet ?

— Alfred Patet, madame, c'est moi-même.

— Ah ! je m'explique maintenant que vous lui ressembliez à ce point !...

LE MARCHÉ DE LAUSANNE

Les premiers sourires du printemps ont ramené à la lumière le morceau que voici, de L. Monnet, et qui a déjà été publié dans le *Conteur* ; oh ! il y a bien longtemps de ça.

Lausanne prend soudain de vivantes allures, C'est samedi : partout s'ouvrent les devantures, Et les sergents de ville, à l'aurore levés, Diligents (comme on sait), fixent dans nos pavés De longs piquets portant cette expresse défense : « Les chars ne passent pas : mesure de prudence. » Et nos bons paysans, nous apportant les fruits Que leurs champs cultivés par leurs mains ont produits,

Transforment la Palud en un jardin immense, Où légumes et fleurs s'offrent en abondance. Sur les nombreux trottoirs et tout le long des murs Corbeilles et paniers regorgent de fruits mûrs : On ne voit que navets, choux-fleurs, pommes de terre. Souvent le Lausannois, riche propriétaire, S'il veut rentrer chez lui, ne peut franchir son seuil Sans froisser sous ses pieds l'asperge ou le cerfeuil...

Près de l'Hôtel-de-Ville un parasol grotesque Elève dans les airs sa forme gigantesque ; [gris Et sous son ombre vaste, un homme aux cheveux Expose ses canards, ses dindons, ses perdrix ; Tous oiseaux dépouillés de plumes et de têtes ; Nourriture friande et que le pauvre apprête Tous les deux ou trois ans, le riche tous les jours. Triste inégalité, finiras-tu ton cours ?... Reversons-nous un roi qui d'une gaité franche, Dise à ses courtisans : « Je veux que le dimanche Chacun de mes sujets mette la poule au pot ! » Qui plonge ses rayons dans un air attiédi, La mouche se délecte et bourdonne et se joue Et, repue, enivrée, attaque notre joue ; Et que de tous ces mets s'exhale sur nos pas Un parfum que l'on aime et que l'on n'aime pas.

Si, quittant la Palud, on suit la Madeleine, Après avoir marché quatre ou cinq pas à peine, Il survient un marchand à l'œil vif et malin, Qui récite son programme abondant et sans fin : Rubans, crayons, papier, allumettes chimiques, Et poudre pour les dents, secrets diaboliques, Baume pour les cheveux et vinaigre vermeil Contre les animaux qui troublent le sommeil ; Le cirage miroir, ce luxe des chaussures, L'onguent miraculeux qui guérit les blessures ;

L'almanach illustré, les innocents jouets Pour distraire l'enfance, et mille autres objets !... Mais, chose inconcevable, oh ! pourriez-vous le croire ? Il débite cela sans tousser et sans boire, Et sans s'intimider devant ces curieux Qui l'entourent de près et l'absorbent des yeux !... Plus loin, sur la Riponne où son tréteau se dresse,

Vedel vend ses bouquins que le soleil caresse. Le contrat social, l'Emile de Rousseau, Les vers si bien frappés du célèbre Boileau ; L'Illiade d'Homère et le doux Télémaque, Les œuvres de Racine, Athalie, Andromaque, S'y vendent à trois sous ! O trop fameux écrits ! Le Parnasse inconstant vous aurait-il proscrits ? O sublimes penseurs, o Racine, o Voltaire !

Où le marché, surtout, augmente la cohue ; Seul rendez-vous choisi de tous les ateliers : C'est la place du Pont, la place aux ouvriers. Ils y viennent joyeux, quand leur travail s'achève, Pour brûler une pipe ou méditer leur grève. Mais quel tapage ils font, ces braves artisans, Dans leurs éclats de rire et leurs contes plaisants ! Les langues péle-mêle y luttent d'éloquence. O second Babel, confusion immense !...

L'allemand sec et dur heurte le doux français ; L'italien s'allie au grassoyant anglais, Et cent patois divers s'entrechoquent ensemble, Sans compter les jurons dont l'air effrayé tremble, Et le cri du marchand et celui du jongleur Qui complètent un tout, hélas, à faire peur !

Voilà les incidents que le marché présente. Puis vient la nuit, et la foule bruyante S'apaise par degrés, s'écoule lentement ; L'ouvrier sur son seuil se délasse un moment, Le cigare à la bouche et le poing sur la hanche, S'ébat sur les trottoirs où sa gaité s'épanche ; Et l'on entend passer le char du balayeur, Que traîne un gros cheval avec peine et lenteur, Et qu'annonce de loin une bruyante cloche ; Tout fait sentir enfin que le dimanche approche Et que de la semaine est fini le labeur.

Lausanne, août 1857.

L. MONNET.

L'horaire du Major Davel. — On ne se passe pas plus d'un horaire des chemins de fer qu'on ne se passe de montre. Les hoirs d'Adrien Borgeaud, imprimeur, à Lausanne, qui édite l'*horaire du Major Davel*, sont donc certains de le vendre par milliers d'exemplaires, d'autant plus que pour l'ouest de la Suisse il est vraiment le meilleur que nous connaissons.

LA BONNE PLACE

UN Anglais rencontra l'autre jour, à Vevey, un de ses compatriotes, revenant comme lui d'Italie. Ils allaient monter sur le bateau à vapeur. La conversation s'engage, quoiqu'il soit difficile qu'une conversation s'engage entre Anglais qui n'ont pas été présentés l'un à l'autre par une tierce personne ; mais ils arrivaient du Midi, et leur glace britannique s'était un peu fondue au gai soleil.

— Je reviens de Rome, dit le premier, et vous ?

— Oh ! yes, de Rome.

— Vous avez visité Saint-Pierre ?

— Oh ! yes, le 29 avril, à une heure cinquante-sept minutes ; je l'ai noté sur mon carnet.

— Vous êtes-vous mis à la bonne place ?

— Oh !... Il y a donc une bonne place ?

— Oh ! yes. En se mettant à un certain endroit, au lieu de voir toute la colonnade, on n'aperçoit qu'un seul pilier. C'est vraiment très drôle.

Le second Anglais rougit un peu comme un homme pris en faute, resta pensif quelques instants, puis se tournant vers un jeune homme qui l'accompagnait :

— John, faites les malles cet après-midi. Nous retournons à Rome. Je vais voir Saint-Pierre à la bonne place, d'où l'on ne voit rien.

Bien nature. — Chez un marchand de bibelots.

— Combien cette assiette ? Dix francs ?

— Non, monsieur, six francs seulement.

— Six francs ?... Je vous en donne trois !...

Oh ! — Entre jeunes filles bien modernes :
— Où en es-tu avec ton fiancé ?
— Ma chère, j'ai appris qu'il faisait des vers...
Ça me le dépoète !

EMBRASSONS-NOUS !

ON s'embrasse beaucoup plus dans le Midi que dans le Nord et beaucoup plus aussi chez les latins que chez les anglo-saxons.

Les Anglais et certains autres peuples du Nord sont, en effet, peu expansifs de leur nature et ennemis du baiser. Lorsque Stanley trouva Livingstone et lorsque Nansen fut rencontré d'une façon si inespérée par son libérateur, ils se bornèrent à échanger une cordiale poignée de mains : à leur place, deux Français ou deux individus de race latine se fussent jetés dans les bras l'un de l'autre.

Le baiser, que les races nègres n'ont point encore accepté, du moins sous la forme du rapprochement des lèvres, ne se pratiquait dans les temps primitifs qu'entre parents et enfants. On peut consulter à cet égard Homère, les plus anciens poètes sanscrits et la Bible. (Dans le livre sacré il est fait mention du baiser de Jacob à son père Isaac, *Genèse* XXVII, 27 ; de Joseph à ses frères, *ibid* XLV, 45 ; du jeune Tobie à son père, *Job* XI, 7, etc.) Il est dit aussi que les blessures faites par un ami qui censure vos défauts valent mieux que les baisers trompeurs d'un ennemi (*Proverbes* XXVII, 6). On connaît enfin le baiser du traître Judas, qui n'a trouvé que trop d'imitateurs parmi les hypocrites de tous les siècles.

La cause primordiale et physiologique du baiser doit être recherchée dans le besoin qu'éprouve l'enfant de rafraîchir ses lèvres au contact de celles plus humides de sa mère. Il n'y avait autrefois que les femmes qui s'embrassaient entre elles. Plus tard et peu à peu l'usage s'est introduit de se donner cette marque mutuelle d'affection entre personnes de différent sexe.

Parlant du cas du lieutenant américain Hobson qui, jadis, en récompense de sa bravoure à la guerre, reçut en public les embrassades de 10,000 ladies de toute condition et de tout âge, le Dr Lombroso a cherché à expliquer comment l'épidémie du baiser a pu prendre une extension si extraordinaire en Amérique. Il parle de la puissance suggestive des masses qui s'emparant parfois des individus, parvient à les dépouiller des qualités natives et des traditions de leur race. Il y a, en effet, dans chaque société une force collective, qui n'est pas toujours la résultante de toutes les forces individuelles.

D'après cette hypothèse on peut admettre que 10,000 femmes des Etats-Unis, entraînées par l'enthousiasme patriotique et la militaïromanie, aient momentanément oublié la réserve et la modestie qui sont l'apanage de leur sexe et de leur race.

Il faut considérer en outre que le baiser n'est pas seulement un témoignage de tendresse, mais le symbole du plus profond respect. Les monuments de l'antiquité tant sacrée que profane, l'ancien et le nouveau Testament en font foi. Dans l'église catholique on baise les saintes images et les reliques, le prêtre baise fréquemment l'autel et le missel.

On connaît le trait de Marguerite d'Ecosse, épouse du dauphin qui devint plus tard Louis XI roi de France. Ayant surpris dans son sommeil le célèbre orateur et poète Alain Chartier, elle le baisa sur la bouche. Comme on lui demandait la raison de son acte, elle répondit simplement : « Ce n'est pas l'homme que j'ai embrassé ; mais la bouche éloquente d'où sont sortis tant de sublimes accents ».

Le baiser, certes, ne procède pas toujours d'un désir et d'une intention aussi platoniques. En est-il plus coupable ?...